

Michelle Perrot

Mille manières de braconner

Comment l'historien des possédées de Loudun, des mystiques de l'époque classique, comment l'épistémologue de la langue et de l'écriture de l'histoire, le lecteur de Wittgenstein et le praticien de Freud en est-il venu à s'intéresser de si près aux pratiques urbaines les plus quotidiennes, voire — quoique à un moindre degré — à celles du travail ? Cet itinéraire personnel, mêlé à l'histoire intellectuelle des années 1975-1980, m'intrigue.

Le jésuite braconnier

Le Michel de Certeau que j'ai, pour ma part, connu — tardivement, modestement —, c'est celui-là : l'homme fasciné par le fourmillement de la ville, Manhattan, observé du haut du World Trade Center, ce panoptique antipanoptique dont on ne surveille rien, mais d'où l'on assiste au contraire aux circulations foisonnantes et aux échappées, contenues pourtant dans l'ordre de la structure, vivante allégorie de la « main invisible » et du « Dieu caché » ; l'ethnologue passionné par les ruses qui détournent et subvertis-

sent les règles du pouvoir ; l'ami, membre du comité de *Traverses* dès la fondation (1974), cette revue à laquelle il aimait participer¹ ; l'historien des traces et de la mémoire, le jésuite devenu braconnier qui, de Michel Foucault, retenait surtout le rire² et, comme Flaubert, pensait que « Dieu est dans le détail ».

Michel de Certeau a enseigné à Paris-VII, dans l'U.E.R. d'ethnologie que dirigeait Robert Jaulin d'une manière à la fois créative et baroque. Le séminaire d'anthropologie culturelle (1973-1978) fut un grand moment qui a laissé aux participants d'inoubliables souvenirs. Il animait également, avec Michèle de La Pradelle et Marc Guillaume, un groupe d'« Ethnologie et Histoire » où s'esquissèrent des projets pluridisciplinaires. Mais, traversée de problèmes et secouée de conflits, l'U.E.R. tanguait parfois comme un bateau ivre. Michel de Certeau cessa progressive-

1. Un des derniers numéros (*Théâtres de la mémoire*, n° 40, avril 1987) porte la marque de sa présence.

2. Michel de Certeau, *Histoire et Psychanalyse entre science et fiction*, Paris, Gallimard, coll. Folio, chap. III, « Le rire de Michel Foucault ».

Michelle Perrot
Manières de braconner

ment sa collaboration, à la faveur de son départ à San Diego (Californie), tout en gardant la direction des thèses et des recherches entreprises. De tout cela étaient nées des rencontres et une collaboration occasionnelle autour de jurys ou de colloques. Ainsi Michel de Certeau avait-il manifesté beaucoup d'intérêt pour une table ronde organisée conjointement par la Maison des sciences de l'homme et le *Mouvement social* sur les « sociabilités ouvrières », une rencontre très largement inspirée par sa démarche. Il se joignit à nous pour une demi-journée et nous proposa d'écrire un commentaire pour une éventuelle publication. C'était le 29 novembre 1985.

*L'Invention du quotidien*³ a paru en février 1980, en un temps encore dominé par les perspectives disciplinaires et normatives qu'une lecture au cordeau, abusivement marquée par les théories du « contrôle social », avait tirées du *Surveiller et Punir*, de Michel Foucault, publié cinq ans auparavant (1975). Entre les deux livres, il me paraît qu'il y a une filiation évidente et d'ailleurs revendiquée, tant au niveau du vocabulaire que de la démarche. « Stratégies » et « tactiques », importance accordée aux « dispositifs » et à la visibilité de l'espace, aux jeux d'un pouvoir imbriqué dans les menus aménagements du quotidien et les soucis du corps rendent un son commun. Mais c'est une filiation en quelque sorte inversée ou, du moins, insinuée dans le prolongement d'un « grondement de la bataille » qu'évoque, pour finir, Michel Foucault.

Vouée aux formes de résistance, aux pratiques de réappropriation, *L'Invention du quotidien* est un livre sur l'antidiscipline : il suggère qu'une société ne saurait se réduire à la surveillance qui la gère et à la programmation qui prétend la produire ; un livre sur l'« art de jouir », traversé des éclats de rire que procure le plaisir du jeu et des bons « coups » (tous mots très usités) ; un livre, en

somme, sur la liberté des acteurs quotidiens et la poétique de l'espace. Écrit en 1979, il prélude à l'antidéterminisme, l'antistructuralisme des années quatre-vingt et le retour du sujet, si présent aussi dans les derniers ouvrages de Michel Foucault et le véritable discours de la méthode qui introduit à *L'Usage des plaisirs* (1984). « L'atomisation du tissu social donne aujourd'hui une pertinence politique à la question du sujet », écrit Michel de Certeau, qui refuse par ailleurs tout « individualisme méthodologique » et revendique les acquis de l'histoire sociale et culturelle : « Chaque individualité est le lieu où joue une pluralité incohérente [...] de ces déterminations relationnelles » (p. 9).

« Le quotidien s'invente avec mille manières de braconner », dit l'auteur, dont la ville, ouverte et aventureuse, est, plus que l'usine, le champ privilégié. Dans la dernière, il prend pied pourtant. Il y discerne une figure majeure du détournement : l'ouvrier qui « perruque », c'est-à-dire qui récupère du matériel et utilise les machines pour son compte, soustrayant à l'usine « du temps (plutôt que des biens, car il n'utilise que des restes) en vue d'un travail libre, créatif et précisément sans profit » (p. 70). Cette pratique est largement répandue dans la plupart des usines, y compris soviétiques, et, à condition qu'elle ne dépasse pas certaines limites, les cadres et la direction ferment les yeux.

L'usine buissonnière

Ainsi, Michel de Certeau nous invite à lire autrement l'espace de l'usine. Même ce lieu clos, propice aux architectures et aux disciplines panoptiques, est parcouru de braconnages qui

3. *L'Invention du quotidien*, t. 1, *Arts de faire*, Paris, U.G.E., coll. 10/18, 1980. Les références à cet ouvrage sont incluses dans le corps de l'article.

rendent la vie supportable et transforment les règlements et les organigrammes les plus sophistiqués en intention souvent vide de réalité. L'histoire et la sociologie du travail nous en offrent maints exemplés que nous évoquerons brièvement, empruntant à notre tour les chemins de traverse ouverts par Michel de Certeau.

La résistance ouvrière s'exerce d'abord autour de l'accès — de la porte —, qu'il s'agit de maintenir libre et relativement incontrôlé. Les ouvriers du XIX^e siècle, encore très paysans, sont très attachés à une longue pause de midi, qui leur permet d'aller manger chez eux ; ils la défendent jusqu'à l'émeute : ainsi au Houllme (Seine-Maritime), en 1827 ; dans le Gard, en 1888, où les mineurs mènent la grève des « cabas », contre l'obligation de se contenter d'un casse-croûte pour déjeuner. En 1907, les mégissiers de Gentilly se coalisent contre un nouveau règlement des horaires : « Jusque-là, ils commençaient leur semaine ou leur journée comme bon leur semblait, apportaient à boire à l'usine et jouaient aux cartes si cela leur faisait plaisir, sans tolérer la moindre observation. » En avril de la même année, les cloutiers de Revin (Ardennes) s'insurgent contre un règlement unifiant strictement les horaires pour les dix-huit usines de la localité et interdisant aux ouvriers d'aller et venir comme ils en avaient coutume. « Chacun, quand il estimait sa tâche faite et mériter un repos, se déplaçait d'atelier en atelier et pouvait sortir au café ou aller voir d'autres entreprises. » Ils font grève durant cent trente-trois jours pour conserver le droit d'« aller se rafraîchir ». Une telle liberté est rendue possible par la rémunération à la tâche et le travail d'équipe, marchandé et à forfait. Jusqu'à la Première Guerre mondiale — Yves Lequin l'a montré aussi pour la région lyonnaise —, bien des usines ne sont que des façades, dissimulant des pratiques de sous-traitance, qui limi-

tent le contrôle patronal sur le procès de travail.

Même dans les grands établissements métallurgiques du Nord et de la Lorraine, étudiés par Odette Hardy-Hemery et Gérard Noiriel, il n'y a pas de clôture. A Denain, femmes et enfants apportent aux hommes le panier du déjeuner de midi, chose aisée en raison de la proximité des cités. Espace domestique et espace de travail continuent longtemps à s'interpénétrer. A Pompey, les vagabonds viennent se chauffer aux fours et aux crassiers ; l'usine est un asile de nuit ouvert aux trimardeurs ; c'est seulement en 1905 qu'on la ceinture de murs, en même temps qu'on y améliore l'éclairage, qu'on y installe une sonnerie électrique, une cuisine et des W.-C. Le confort va souvent de pair avec la rationalisation de l'espace de travail ; c'est pourquoi les ouvriers s'en défient, ce dont les inspecteurs s'étonnent comme d'un trait d'archaïsme. Les travailleurs préfèrent l'indifférencié du terrain vague, qui permet les usages privatifs ; en ville, les habitants populaires maintiennent le secret des passages et le *no man's land* de la zone, contre les hygiénistes partisans des espaces verts. Ils redoutent la rigueur de l'éclairage électrique qui interdit les planques, comme les gamins de 1848 brisaient les réverbères du nouvel éclairage parisien, symbole et moyen de la police de l'ombre.

Ruses ouvrières

L'usine rationalisée laisse moins de prise aux complicités ouvrières qui se replient vers les espaces non productifs, dits « neutres », ou encore « de renvoi », par les aménageurs. Ainsi les « baraques » en tôle où, aujourd'hui encore, les hauts-fourneaux lorrains déposent leurs affaires, mangent et se réfugient entre deux coulées, y passant presque trois heures sur les huit du poste. « La

Michelle Perrot
Manières de braconner

baraque, c'est le monde des ouvriers », écrit F.X. Schweyer, qui les a observés en 1978 ; « ils s'y retrouvent entre eux et désirent y rester [...]. Dans un espace hiérarchisé, c'est un lieu de liberté et avant tout de liberté de parole ». Là, loin du bruit assourdissant des fours, les fondeurs peuvent discuter. « Ils y ont leur franc-parler et, s'il s'agit de critiquer ou de rire d'un supérieur, ils peuvent le faire en toute liberté. C'est surtout du contremaître qu'on aime parler ⁴. » Aussi, sauf en cas d'extrême urgence, les cadres ne s'aventurent pas aux baraques.

Ainsi encore, les W.-C. qui, dans toute collectivité fermée (internat, lycée, prison...), sont véritablement les « privés ». A l'usine, quand les cadences s'accroissent, on va y fumer une cigarette, bavarder avec un camarade, écrire sur les murs quelque graffiti protestataire ou obscène. Dans les fabriques textiles, les contremaîtres surveillent les sorties ; en 1930, à Armentières, des ouvrières font grève parce que la direction a fait passer des jets de vapeur dans les cabinets pour éviter de trop longues stations. « Seuls les W.-C. ouvrent une fuite dans le système clos du wagon », écrit pareillement de Certeau, à propos du train « naval et carcéral » dont il évoque la figure symbolique (p. 199).

Mais ce sont surtout les marches frontières — les vestiaires, les douches —, en principe obligatoires dans les grands établissements à la fin du XIX^e siècle, qui favorisent la détente et l'échange. Plaisir de troquer le vêtement de travail contre la tenue de ville pour rejoindre la rue, se fondre dans l'apparente égalité de la foule urbaine ; jeux de l'eau où le corps suant, sali, assujéti du mineur ou du métallo retrouve sa peau et, dans sa nudité, son existence individuelle, sa virilité qu'exaltent volontiers quelques plaisanteries gailardes. « La douche, notre chahut, notre ambiance allait jusqu'au moment où on se lavait ;

ça riait, ça chahutait ; quand je repasse encore, quand je vois les douches délabrées, chaque fois ça me manque », se souvient un ouvrier des Acieries de Pompey, fermées dans l'été 1986 ⁵. Autant et plus qu'à l'instrument de travail, c'est à cet espace plus convivial que s'accroche la mémoire ouvrière.

L'organisation scientifique du travail, double rationalisation de l'espace et du temps, ne cesse de grignoter les marges de manœuvre. La ruse doit s'insinuer au cœur même du système. Pour limiter les cadences, il faut une entente à la base que les anciens s'efforcent d'inculquer aux plus jeunes, notamment aux ruraux qui, venus pour gagner, veulent en « mettre un coup ». Les persuader de freiner n'est pas aisé. Philippe Bernoux ⁶, Daniel Mothé ont montré comment les plus assujétiés des travailleurs, les O.S., s'approprient la chaîne pour forger leur identité et vivre l'usine, comment, en particulier, ils parviennent à dominer presque complètement un flux productif qui avait pourtant été conçu pour couler de façon ininterrompue à travers eux, devenus transparents. Daniel Mothé note dans son journal de bord : « Admiration et aussi perplexité devant la façon dont les gars, sur la ligne, en virtuoses, "dominent" la cadence. Ce n'est pas seulement un phénomène individuel, qui fait d'ailleurs que tel ou tel est plus adroit, prend plus facilement de l'avance, mais il y a un consensus, un chef d'orchestre invisible qui fait qu'on prend de l'avance pour étaler le temps du repas, qu'on laisse aux copains de la deuxième équipe une avance qu'ils nous revaudront [...] : logique de réappropriation du temps et de soi-même ⁷. »

4. Serge Bonnet, *L'Homme de fer*, t. IV, document 87, p. 279.

5. *La Treuille*, 1986, p. 56.

6. Philippe Bernoux, *Un travail à soi*, Toulouse, Privat, 1981.

7. Cité par Ph. Bernoux, *op. cit.*, p. 39.

Tout ceci suppose connivence et secrets, une organisation clandestine, véritable contre-pouvoir qui permet aux travailleurs morcelés de reconstituer leur identité : le « nous » de l'acteur collectif. Dans le même sens, les tentatives pour s'attribuer une place et y rester en l'individualisant, ou encore l'usage de sobriquets pour désigner les camarades, voire les machines, souvent féminisées, et même érotisées, sont autant de marquages symboliques des lieux, de la matière et des objets.

La sociologie du travail des années 1970-1980 a, du reste, été très préoccupée de retrouver, dans et hors l'usine, ces pratiques d'autonomie ouvrière qui illustrent les bornes de l'O.S.T. et, d'une certaine manière, l'échec du taylorisme. Elle a mis l'accent sur le *turn over* et l'absentéisme, considérés non plus seulement négativement comme des difficultés d'adaptation au rythme obsédant de travailleurs paresseux et sous-développés, mais comme des attitudes volontaires de résistance à la norme industrielle et de préservation d'un mode de vie.

L'historien du monde ouvrier ne peut que souscrire à de telles analyses et souligner, pour sa part, combien la formation d'une main-d'œuvre industrielle et celle d'une classe ouvrière ont été historiquement des processus longs et difficiles, perpétuellement à refaire, au vrai jamais achevés. Le livre récent d'Évelyne Desbois, Bruno Mattéi et Yves Jeanneau, *La Foi des charbonniers*⁸, en fournit un exemple supplémentaire. Seule la bataille du charbon des années 1945-1947, dans le cadre de la nationalisation, est venue à bout des

mineurs rebelles et instables, toujours en fuite devant ce « plus beau métier » dont ils ne voulaient pas. Le caractère holiste d'images totalitaires qui enfin les submergent ne doit pas faire oublier la multiplicité de leurs destins. Derrière les catégories unifiantes, des individus ; derrière la linéarité de trop simples parcours, les mille traverses des intrigues particulières. L'histoire ouvrière est, à sa manière, une esquivé.

Telle est aussi la leçon de Michel de Certeau. Je voudrais, pour finir, dire à quel point elle me paraît actuelle. En montrant dans les consommateurs des « producteurs méconnus, poètes de leurs affaires », en soulignant combien la variété des arts de faire est stimulée par l'intensité des réseaux de communication destinés à les canaliser, de Certeau éclaire la vitalité d'une société civile dont on prédisait l'asphyxie et qui vient de révéler son inventivité⁹. Là où le psychologue des foules du siècle dernier voyait des masses amorphes à domestiquer, les individus, solidaires en leur solitude, renversent la vapeur et déjouent le despote.

Anti-Bentham, Michel de Certeau nous dit que l'histoire est un art de la fugue et que *L'Invention du quotidien* peut être celle de nos libertés.

Michelle Perrot.

8. *La foi des charbonniers. Les mineurs dans la bataille du charbon, 1945-1947*, Paris, Maison des sciences de l'homme, Ethnologie de la France, 1986.

9. Allusion aux grèves, étudiantes et ouvrières, de décembre 1986.